

## FUIR LA GUERRE

### RÉCIT DE JACQUES KABULO

**J**acques Vallon Kabulo vit actuellement à Lubumbashi où, depuis 1998, il a le statut de déplacé de guerre. Sa femme et sa fille vivent à quelques dizaines de kilomètres, dans la belle-famille. Jacques Kabulo n'a pas les moyens de loger ni de nourrir sa famille, qui s'est d'ailleurs agrandie depuis. Enseignant, il ne trouve pas d'emploi, bien qu'appartenant au groupe ethnique Luba Kasai, considéré comme privilégié à Lubumbashi. Il s'est beaucoup impliqué dans la défense des intérêts des déplacés de guerre, ce qui ne lui a pas valu beaucoup d'amis au sein des autorités provinciales. Les déplacés sont des personnes vulnérables – en particulier ceux qui sont obligés de vivre dans les camps mis en place par l'administration. L'aide alimentaire ne leur arrive que très irrégulièrement ; pour survivre, ils doivent faire ce qu'on leur impose, par exemple travailler dans des champs pour le compte des autorités locales.

**C'**est dans le contexte d'une lutte pour sa survie et l'avenir de sa famille, pour parfaire son éducation et défendre la dignité de ses compagnons d'infortune que Jacques Kabulo a rédigé ce récit de vie, dont un important extrait est présenté ci-dessous. Originaire du Katanga du Nord, il a passé la majeure partie de sa vie entre le Katanga et le Maniema. Ayant été amené à assumer certaines responsabilités au sein de l'AFDL, il peut être considéré comme un privilégié sous le régime de Laurent Désiré Kabila, mais il est confronté à un lourd handicap : son épouse est une Hutu. Congolaise et non rwandaise, elle risque néanmoins à tout moment d'être dénoncée aux soldats rwandais, et exécutée sur le champ. Après la rébellion de 1998, elle est aussi bien prise pour une Rwandaise tutsi que pour une Rwandaise hutu, à la merci du premier porteur de fusil venu : n'importe qui en fait sa victime expiatoire.

**L**es déplacés de guerre fuyant les zones de conflits armés sont eux aussi très vulnérables : il leur faut gagner la sympathie et obtenir l'assistance des villageois, mais plus les déplacés sont nombreux, plus leur présence pèse sur les villages, déjà très misérables. D'autant que les villageois ne savent souvent plus à qui ils ont affaire, qui est vraiment déplacé, qui est agent de qui, qui est vrai, qui est faux soldat... Survivre à une marche comme celle-ci est un véritable exploit, d'endurance physique, de chance, de présence d'esprit. Arrivés enfin chez les « leurs », dans la zone gouvernementale, les déplacés constateront qu'ils sont des exclus et qu'ils n'ont pas les mêmes droits que les autres, à moins d'abandonner toute idée d'assistance et d'essayer de se fondre dans la foule. Mais c'est alors au risque d'être pris pour l'agent de l'ennemi et de perdre une vie si miraculeusement conservée jusque-là.

**A**vant de relater les détails de notre marche de Kongolo à Kamina, je reviens sur notre départ de cette première ville.

Le 11 septembre 1998, jour de la prise de Kongolo par les forces rebelles opposées au gouvernement de L. D. Kabila, nous nous sommes réfugiés dans le village Katanga. Il était 6 heures du matin quand nous y sommes arrivés. Tout le village, alerté par notre présence, avait fui. En une vingtaine de minutes, ses habitants avaient traversé le fleuve, laissant derrière eux un village vide. Un fleuve infranchissable (toutes les pirogues étant cachées) nous séparait. Nous n'avons pas été autorisés à traverser avec eux.

Le petit Symphorien (alias Tshinvundu) nous indique alors une maison : « Nous pouvons occuper cette case ; elle est à ma tante maternelle, la mère de Kidumu (alias Calebasse). Comme tous ont peur, ils ne peuvent pas rester avec nous. »

Nous nous installons dans cette case de fortune qui comporte deux pièces : dans la première nous mettons les femmes (mon épouse Nicole, Solange, Élise) ; dans la seconde nous prenons place (moi, Laurent le magistrat, Mwamba mon secrétaire, le petit Symphorien et le petit Shamuka). La nuit de notre fuite à pied ayant été blanche, tout le monde s'allonge, certains s'endorment même. Pas pour longtemps car les coups de mortier, qui signalent la reprise des combats quelque part entre la cité Mankoto et le centre-ville, relancent la peur d'une irruption militaire dans ce village que nous habitons avec la volaille et les chèvres abandonnées.

À 9 heures, le silence est total : plus de tirs, plus de fuyards sur la route. Il n'y a que nous. Patricia, notre bébé de neuf mois, fatiguée d'avoir si longtemps été immobilisée sur le dos de sa mère, s'est réveillée. Depuis son dernier repas, hier à 16 heures, elle n'a rien mangé. Patricia pleure. Sa mère lui tend le sein. Elle n'en veut pas. J'entends Nicole se plaindre : « Tête donc Paty. Tu ne vas pas passer des heures entières à pleurer comme ça. Prends ton lait et après je vais te cuire la bouillie. Sois sage. »

Comme si Patricia pouvait comprendre ! Elle continue de pleurer. Nicole vient vers nous et me la tend : « Il me faut du feu, de l'eau pour lui préparer quelque chose, elle a faim. » Mais où trouver de l'eau ?

Le soleil monte dans le ciel. Cela a pour effet de fatiguer le groupe, surtout les deux femmes : Nicole, qui doit s'occuper de son bébé, et Élise, enceinte de deux mois, primipare qui traîne son malaise. Les femmes, qui ont décidé d'aller au fleuve, emportent casseroles et habits à laver. Nous restons, nous demandant comment trouver à manger.

« Ils sont partis avec toute leur farine. Pas un morceau de manioc. Et pas de condiments. Qu'allons nous faire ? » Pour Laurent, « il faut aller au fleuve appeler les villageois, demander de nous vendre poisson et farine ». Mais,

selon Symphorien, ils ne viendront pas. « Vous ne pouvez vous imaginer leur peur », nous dit-il.

Je décide alors de rentrer à Kongolo. J'irai chercher mon diplôme de graduat oublié lors de notre fuite et de la farine que nous avons laissée. En attendant, je propose de cueillir des mangues. Tout le monde est d'accord. Je grimpe et ramasse une soixantaine de mangues, mûres ou presque mûres. Les femmes arrivent.

Nicole s'exclame : « C'est tout ce que nous allons manger ? Vous, vous n'allaites pas. Les mangues peuvent vous suffire. Il me faut autre chose que ça pour la santé de ma fille. » Puis, s'adressant à Élise : « Toi, n'y touche pas. Nous sommes en brousse. Un mal de ventre causé par les mangues peut nuire à ta santé. »

Nous mangeons quelques mangues, puis je me défais de tout ce qui a trait à l'AFDL et nous nous mettons en route. Mais les frappes aériennes lancées par les forces gouvernementales nous obligent à rebrousser chemin alors que nous nous trouvons à 4 kilomètres du centre de Kongolo.

Le lendemain, nous parvenons à atteindre la ville. Celle-ci est déserte, à part quelques rares putes. Personne en tenue civile. Les soldats rebelles nous regardent passer sans mot dire. Nous sommes interpellés à l'entrée de la ville, au niveau même de la cité Mankolo, non loin de la bifurcation (route Kateya, entrée Estagrico).

Un soldat nous apostrophe : « Eh ! vous, par ici. D'où venez-vous et où allez-vous ? Et qui êtes-vous ? »

J'explique : « Nous sommes des civils. Nous venons de la brousse où nous étions cachés. Nous allons à Kongolo chercher des médicaments contre la malaria. Nous avons des malades qui nécessitent des soins. »

Le commandant m'interroge : « Mais pourquoi avez-vous fui ? »

Je lui réponds : « Il y avait des coup de feu et tout le monde a eu peur. Par ailleurs, on ne savait pas que vous nous aviez déjà libérés. »

Ils nous laissent passer. Parvenus à la maison, nous prenons mon diplôme, que je cache sous ma chemise, un pull-over d'Élise et un panier de farine. De retour, nous apprenons que quelques villageois, revenus furtivement, ont vendu au groupe du manioc frais. Tandis qu'on se demande où trouver de la viande ou du poisson, un soldat fuyard arrive. Natif du village, il ne nous inquiète pas, bien au contraire. Constatant notre dénuement, il tranche avant de nous quitter : « Mais vous n'allez pas mourir de faim. Ces canards, ces poules, ces chèvres, à qui pensez-vous qu'ils appartiennent en période de guerre ? Fils de ce village, je vous ordonne d'en égorger quelques-uns pour apaiser votre faim. »

La solution ne satisfait pas tout le monde. Laurent et sa femme, chrétiens [pentecôtistes], disent ne pas pouvoir manger de la viande d'une bête prise sans consentement du propriétaire. De surcroît, chez les Tshokwe (ce qu'ils sont),

une femme enceinte qui mangerait une poule ainsi capturée l'entendrait chanter dans son ventre. Nous autres, nous sommes aussi chrétiens, mais catholiques. Face à un cas de force majeure, nous décidons de manger.

Le soir, il nous faut quitter le village sans attirer l'attention des rares personnes qui passent sur la route. La veille, à Kongolo, j'avais donné le nom de ce village aux soldats tutsi qui m'avaient autorisé à aller chercher les prétendus médicaments. De plus, vers 19 h 30, le propriétaire de la maison que nous avons occupée, surgissant arc et flèches à la main, s'en prend à Nicole, qu'il croît être tutsi. « Toi, Rwandaise, tu as eu le culot d'entrer dans ma maison et d'y demeurer. Je vais te tuer. Tes frères ont abattu les miens, tu vas le payer. »

Cela nous fait perdre notre sang froid. On tremble, Élise prie, Nicole est interdite. J'interviens : « Papa, excusez nous. Nous avons choisi cette maison sur proposition de Symphorien, mon cousin, fils de ta belle-sœur, épouse de l'inspecteur Kumwimba de Kongolo, mon oncle paternel. Nous nous croyions chez nous. Nous venons du Maniema, dormons dehors, mangeant ce que nous pouvons. Il n'y a pas ici de Tutsi. La femme que tu veux abattre est mon épouse ; moi, j'étais président de l'AFDL/Kasongo. Ma famille risque, comme moi, d'être tuée par les Tutsi. L'homme à mes côtés est magistrat, substitut du procureur auprès du parquet secondaire de Kasongo. Partis du Katanga, nous étions venus travailler au Maniema. Mon ami s'est marié en août 1998 et a été muté à Kasongo, où il n'a fait qu'un mois et quelques jours : la guerre a tout perturbé. Ma femme est de Kolwezi, elle n'a rien à voir avec cette guerre. Symphorien, c'est quelqu'un que vous connaissez. Solange est une veuve. Son mari a été tué avec leur bébé. Nous l'aidons. Elle n'a personne. Shamuka, un orphelin sans père ni mère qui n'a aucune trace de sa famille. Mwamba, celui qui est torse nu, est mon secrétaire. Allez-vous maintenant abattre une femme avec un bébé sous prétexte qu'elle est votre ennemi ! Vous ne pouvez faire cela. Pardonnez-nous, nous sommes contraints à errer, mais Dieu aidant nous arriverons à Lubumbashi. Peut-être qu'on se reverra. »

Symphorien intervient : « Papa, c'est moi qui les ai amenés ici. Vous savez que je suis resté seul à la maison avec Calebasse. Maman est partie à Lubumbashi il y a deux mois ; papa a fui et m'a laissé. Comme Vieux [Jacques] va à Lubumbashi, je le suis. J'ai proposé qu'on se repose ici avant de continuer. Vous savez que nous sommes là, mais vous ne nous envoyez ni à manger, ni quoi que ce soit d'autre. Calebasse est avec vous, vous l'empêchez de venir. C'est rien, nous allons partir. »

Le propriétaire rétorque : « On m'a appris qu'il y avait une Tutsi avec un bébé. Je n'ai pas eu tous ces détails. À ma place, agiriez-vous autrement ? Restez. Vous êtes chez vous. Oubliez tout ça. Nous nous verrons demain matin. »

Sur ce, il prend la direction du fleuve et disparaît. Silence. Puis Élise s'adresse à son mari : « Laurent, moi je ne veux plus continuer avec les autres, on risque de nous confondre tous avec les Rwandais et nous tuer. Nous ferions mieux de partir. »

À quoi il répond : « Tu n'es pas sérieuse Élise. Comment oses-tu dire des choses aussi maladroites. Tu ne réalises pas que tu offenses ta [tante] Nicole. Nous sommes venus ensemble. Eh bien nous mourrons ensemble. »

J'interviens à mon tour : « Da Élise, tu as raison de te méfier et de choisir ta route. Nous allons quitter cette nuit. Comme cela, demain les villageois te trouveront ici avec Laurent. Vous serez épargnés et vous vous débrouillerez pour manger. » Puis je m'adresse à mon épouse : « Nicole, ferme les bagages, nous devons quitter. Solange, Shamuka, Mwamba, Symphorien, partons. »

Laurent réagit : « Ne t'énerve pas, mon cher. Je sais qu'Élise a déconné, n'en fais pas un plat. Le trajet et les difficultés sont encore devant nous, longs et énormes. Da Nicole, sois calme, rien ne pourra t'arriver. »

Nicole, émue, lui dit : « Papa Laurent, cette guerre n'a pas été déclenchée contre moi. Les causes et les cibles sont loin d'ici. Je peux en être victime comme tant d'autres. Mais si mon voisinage, ma compagnie peuvent être une raison de votre perte, éloignez-vous. Je porte malheur. Ta femme oublie que sur le fleuve, entre Kasongo et Kibangula, nous allions tous périr, non des balles, ni de ma nationalité, mais du fait que le vent a soulevé le fleuve, provoquant des vagues telles que notre embarcation a failli se renverser. Est-ce ma présence sur le fleuve qui a provoqué cela ? La mort me poursuit. C'est la deuxième fois en un mois que je risque gros. Qu'elle se méfie donc. Elle a raison. Comme tout le monde, je fuis, je me protège, je protège mon enfant. J'ai choisi votre compagnie, voilà que ta femme se méfie. Je suis rwandaise, mais je ne serai jamais tutsi. Elle peut me fuir, me livrer, je ne changerai jamais. Allons à Kolwezi. Ma famille est déjà à Kipushi. Si elle est vivante, vous verrez. »

J'interviens encore : « Eh ! Il n'y a pas de temps à perdre, nous devons quitter. Vite. »

Nicole ajoute : « Oui, il faut partir. Mais pas avec une innocente qui risque sa vie à cause de moi. Non, elle reste. Ou elle précède et nous suivrons. Après tout, le propriétaire nous a autorisés à rester dans la maison. Je peux y attendre avec tout le monde, sauf avec Élise. De nous deux, quelqu'un doit déguerpir avant l'autre. Et c'est moi, le danger public. »

Laurent, conciliant : « Da Nicole, de grâce. Il ne faut pas tenter le diable. Restons unis comme on l'a été jusqu'ici. Élise, demande pardon. Reconnaiss que tu as mal agi. »

Élise s'exécute : « Da Nicole, j'avais vraiment peur et j'ai perdu un peu trop de mon sang froid. Je retire mes paroles et te prie de me pardonner. Je ne t'en veux pas. En tout cas c'était plus fort que moi : je voyais aussi ma mort. »

Le pardon accordé, tout le monde s'affaire à rassembler le peu de chose qui forme ses bagages. Nicole prend juste ce qu'elle peut transporter : parapluie et thermos. Patricia est derrière son dos, attachée dans un pagne, couverte d'un couvre-bébé. Je prends le sac le plus gros sur la tête et j'accroche à l'épaule l'autre sac avec mes habits : vestes, pantalons, chemises et cravates. Laurent porte sa grosse mallette diplomatique et un sac. Ça pèse et lui fait toujours perdre du temps. Solange transporte le panier qui comprend les aliments et les ustensiles (une partie). Le petit Shamuka porte sur son dos le cartable contenant les habits de Solange. Symphorien a sa mallette et la radio qui nous renseigne sur l'évolution de la guerre. Élise a ses ustensiles et un petit sac renfermant les livres de droit de Laurent. Tous ces bagages réunis ne pèsent pas plus de 60 kilos. J'oubliais : Mwamba transporte un sac appelé *kimalumalu* et deux nattes constituant notre literie.

Tout est prêt, Mwamba s'impatiente : « Faisons vite pour quitter le coin. Je n'ai plus confiance en ce monsieur. Demain, le propriétaire de la maison peut revenir nous faire une autre scène. Il faut que nous soyons loin d'ici. »

Débout, nous formons notre cercle habituel, car, chaque fois avant de progresser, nous prions. C'est Laurent qui nous recommande à l'éternel. À 19 h 50, nous quittons le village Katanga. Symphorien, qui connaît le sentier, précède le groupe. Je ferme la marche avec, devant moi, Nicole portant le bébé. Nous nous dirigeons vers Kabula où nous arrivons à 2 heures du matin. Le parcours s'est effectué en silence. La lune nous a bien éclairés. Plusieurs familles ayant fui Kongolo le même jour que nous sont ici, en *stand by*. Plusieurs dorment, d'autres veillent.

Un monsieur nous apostrophe : « Bonjour, c'est maintenant que vous arrivez ! Dites-nous les nouvelles de Kongolo. »

Je lui réponds : « Nous nous sommes arrêtés au village Katanga. Hier, nous sommes retournés à Kongolo, où nous avons trouvé les rebelles. Ils sont positionnés sous des arbres, dans chaque parcelle. Des Rwandais, qui portent tous la combinaison des FAC [Forces armées congolaises]. »

Un autre m'interrompt : « Donc, la ville est prise. Mais les deux filles de l'ANR [Agence nationale de renseignements du gouvernement L. D. Kabila], celles qui sont arrivées ici à 17 heures, nous disent que ce sont des Zimbabwéens venus de Kabalo pour renforcer nos troupes repliées à Kaseya. Elles sont là, endormies. On peut leur demander. »

Mwamba insiste : « Nous avons été à Kongolo, nous avons subi la fouille des Rwandais. Il n'y a aucun Zimbabwéen là-bas. Pourquoi fuient-elles alors ? Elles mentent. »

Celui qui nous a apostrophés : « Elles disent qu'elles ont mission d'aller rejoindre nos unités à Kaseya. Elles seraient en contact avec l'état-major des

opérations pour lui filer des renseignements. Elles m'ont l'air très rassurées. » Je crois comprendre que ces agents de renseignements jouent un sale jeu. Prétendre avoir laissé les troupes alliées au gouvernement à Kongolo et suivre notre armée en repli pour des renseignements, ça doit convaincre les naïfs. Laurent et Mwamba partagent mes appréhensions.

Pendant que nous, on confère, le reste du groupe s'est trouvé un espace pour un petit repos. Les nattes sont déjà dépliées, les rideaux de mon bureau servent de drap. Nous rejoignons les autres. Comme il fait froid, il nous faut du feu. Très vite on trouve du bois, à côté de l'église. Nous allumons notre feu.

Mais, le repos, nous l'aurons plus tard. Les fourmis rouges attaquent en masse et nous forcent à reprendre notre marche. Oui, il faut continuer la route. Les deux filles de l'ANR viennent de m'être présentées à la lumière d'une flamme. Elles n'ont pas l'air de quitter le lieu. Il est 4 heures du matin, nous partons. « Vers quel village nous dirigeons-nous, demande Laurent à Symphorien ? » « Vers Kikamba. »

Nous avons marché durant cinq heures ponctuées de quelques instants de repos, de cueillette des mangues disséminées sur le parcours. À 9 heures, assis au bord de la route, nous sommes en train d'attendre Nicole qui donne sa bouillie à Patricia. Passent alors les deux filles de l'ANR.

Laurent me demande : « Jacques, que penses-tu de ces deux filles ? » « Elles m'ont l'air suspectes. Je suis sûr qu'au sein de l'état-major il y a une antenne de rebelles. Elles vont pour la rencontrer et lui passer un message. Ou bien, comme elles se présentent sous l'étiquette de l'ANR, elles scrutent nos positions pour en informer l'ennemi. En tout cas, elles ne sont pas pour nous. »

Laurent s'inquiète : « Nous devons nous éloigner de cette région. Il nous faut nous renseigner sur la direction à prendre. Ne marchons plus derrière les troupes. Je sens un danger. »

Ayant atteint le village Kikamba, nous nous trouvons à une bifurcation. Un homme débouche d'un sentier, portant un bidon de vin de palme. Nous l'abordons : « Monsieur, voulez-vous nous indiquer où mènent ces deux chemins ? Nous venons du Maniema, précisément de Kasongo, et fuyons la guerre. Notre but est d'atteindre Lubumbashi. »

Il nous répond : « Cette route va à Kaseya et se prolonge jusqu'à Kateya. En la suivant, vous pourriez atteindre Lubao et Mbuji Mayi. Là, il y a des autos et des avions qui peuvent vous prendre jusqu'à Lubumbashi. La deuxième route mène au camp des enseignants de l'Institut agronomique de Kaseya. En la suivant, vous trouverez un sentier qui va à Lubangi, à 5 kilomètres d'ici. Cette direction vous conduira à Kitanda, Kitenge, Kabongo et Kamina. »

Le « tireur de vin » nous invite à nous reposer devant la maison d'un de ses frères. Pour les femmes, c'est l'occasion de récupérer le sommeil interrompu

par les fourmis et de manger. Le propriétaire de la maison est âgé d'environ cinquante ans. Il nous sort des chaises, nous installe et rentre dans la maison. Laurent me tire à côté et me propose : « Ne faut-il pas que nous nous présentions à lui et surtout que nous lui parlions de Nicole. Cela pourra nous éviter certaines suspicions. »

Je trouve l'idée bonne. Après tout, l'objectif est d'arriver tous à Kolwezi vivants. Je lui dis donc : « Mzee, nous deux, nous sommes responsables du groupe que vous acceptez d'accueillir. Lui est magistrat, et moi je suis le président de l'AFDL à Kasongo. (J'exhibe ma carte signée par l'ancien secrétaire général, Déogratias Bugera.) Il y a parmi nous une Hutu rwandaise, mon épouse. C'est celle qui porte un bébé. Nous avons voulu vous dire ça parce qu'on pourrait la confondre avec une Tutsi et aussi parce qu'il ne faut pas que dans le village on vous dérange. Si c'est possible, tu peux nous conduire auprès du chef du village, nous allons lui parler. »

Il nous répond : « Ne soyez pas angoissés pour elle. Vous êtes chez quelqu'un qui a vécu la guerre de l'indépendance. Je connais les risques et les souffrances y afférents. Restez tranquilles. Reposez-vous et vous poursuivrez votre voyage. Il ne vous arrivera rien, ici, chez moi. Je vais joindre ma femme au champ pour qu'elle vienne vous préparer quelque chose. »

Il ferme sa porte et s'en va. Un homme passe avec des anguilles fumées, les *milonge*. Nous lui en achetons pour notre réserve stratégique.

Plusieurs minutes se sont écoulées depuis le départ du propriétaire de la maison. Solange berce Patricia qui pleure. Je prends l'enfant, qui continue à pleurer. Nicole intervient, la met au dos et commence à faire des va-et-vient dans la parcelle. Soudainement, deux soldats, armés chacun d'un kalachnikov, sortent de la parcelle voisine. Ils ont aperçu Nicole. À six mètres, ils braquent leurs fusils sur elle. L'un d'eux s'écrie. « C'est toi la Tutsi. Ne bouge pas sinon je tire. »

Le mouvement que je réalise en un instant me place entre Nicole et ses bourreaux. Je les interroge : « Qu'est ce qu'il y a ? Qu'a-t-elle fait ? Allez chercher l'ennemi où il est, pas ici. »

Un soldat me toise : « Dis, qui es-tu toi pour te permettre de nous empêcher de faire notre travail ? Cette femme est rwandaise, elle doit mourir. »

Je réplique : « Vous ne la tuerez pas. Elle fuit la guerre. Elle vient de loin, du Maniema. Elle a été à Kongolo, vos chefs l'ont vue. Ils nous ont délivré une feuille de route afin de nous faciliter l'embarquement sur l'avion qui devait atterrir le 9 novembre pour nous conduire à Lubumbashi. Vous n'avez ni le droit, ni le devoir de la tuer. C'est une femme mariée. Je suis son mari. Si vous estimez qu'elle est coupable, arrêtez-moi : c'est moi le traître, n'est ce pas ? Vous vous protégez et défendez la nation. Alors, je me rends. Laissez la tranquille. »

Le deuxième soldat : « Dis, comment ce civil peut nous tenir ce discours. Qui est-il ? En tout cas, je vais le tuer, tout de suite. »

Il charge l'arme et se met en position de tir. Derrière moi la femme pleure. Les autres membres du groupe, je ne sais pas ce qu'ils font. J'ai conservé mon calme. Je lève les mains, j'effectue quelques pas vers lui et je dis : « Tu peux tirer. Elle est innocente. Moi aussi j'ai bataillé pour ce pays. C'est pourquoi je me trouve dans les conditions actuelles. Tu es vraiment un soldat de l'Alliance [AFDL] et tu crois suivre le catéchisme militaire en voulant tuer l'épouse d'un président territorial de l'AFDL ? »

De la main gauche, j'extirpe ma carte de ma poche de chemise et je la lui tends. Puis je lui demande l'autorisation de lui présenter un autre document : ma lettre de demande de transport aérien adressée aux commandants de la garnison de Kongolo et à Air Force Kongolo.

C'est l'autre soldat qui avance et qui prend la carte. Il la lit. Il est convaincu. Fait signe à son compagnon de baisser l'arme. Et s'exclame : « Tiens, tu es Muluba, tu es notre frère. Dis-nous la vérité. »

Ma réponse ne lui plaît pas : « C'est à vous de me raconter le mensonge qui vous a incités à venir assassiner mon épouse. »

C'est alors que nous apprenons la triste nouvelle : le propriétaire de la maison, prétextant suivre sa femme au champ, est allé appeler les deux soldats, leur disant qu'il y avait chez lui un groupe des ex-FAZ [Forces armées zaïroises] avec une Tutsi.

On change de langue, passant du kiswahili au kiluba. Un des deux soldats me reproche : « Vous voyez, président, vous alliez faire tuer votre épouse pour rien. Pourquoi vous ne vouliez pas vous exprimer dans votre langue maternelle ? Vous êtes chez vous, ne vous comportez pas comme un étranger. »

Il prend madame par la main, s'excuse : « Belle-sœur (*semeki*), veuillez nous pardonner. C'est le papa d'ici qui est venu nous raconter des faussetés. En tout cas, nous vous avons traumatisée malgré nous. Nous allons punir ce vieux menteur. »

Le village entier a été informé du drame. Les gens ont accouru. Le chef de groupement gronde : « Le sang ne doit pas couler sur le sol de mes ancêtres. Je ne le permettrai pas, jamais. Vous deux, je vais voir vos parents et leur demander de vous libérer pour que vous alliez rejoindre vos unités à Kaseya. Vous ne pouvez pas transformer mon village en champ de bataille. Et contre qui ? Une femme et son bébé. Vous n'avez pas honte ? »

Le soldat qui a lu ma carte se confond en excuses et m'appelle pour que je témoigne qu'il n'y a rien eu. Il n'y a vraiment rien eu : seulement ma femme qui allait mourir. Les armes étaient braquées sur elle par des soldats qui ont fui la guerre et qui voulaient impressionner leurs frères au village.

Le chef nous prend chez lui. Il offre une poule à mon épouse en guise de dédommagement et ordonne qu'on nous prépare à manger. Solange pleure, Nicole aussi. Laurent les calme. Élise ne dit rien. Peut-être voit-elle se concrétiser ses appréhensions. Je la regarde. Elle est pensive. Moi-même je me demande quelle sera la fin de ce parcours. Saurai-je atteindre Kolwezi avec l'« enfant d'autrui » [l'épouse] ? Que me réserve le futur ?

On apporte du manioc frais. Toutes les femmes de la cour sont autour de Nicole. Elles l'encouragent : « Ne pleure plus, maman. Tu penses que ces farceurs allaient te tuer. Ils voulaient juste t'intimider et te rançonner. Ton mari est brave, il les a mis en échec. »

Une autre ajoute : « Ces garçons étaient des bandits avant l'entrée de l'AFDL, ils sont allés dans l'armée et les voilà qui fuient la guerre. Ils ne respectent personne, même pas leurs parents. De vrais brigands. Ils n'ont même pas pitié de l'enfant au dos. Le chef doit les chasser d'ici. »

Pendant qu'on lui parle, une mangue lui tombe sur la tête : « Aie ! Mon Dieu, tue-moi plutôt que de me soumettre à ces épreuves. Je n'en peux plus. »

Une femme s'indigne : « Oh ! la pauvre, quelles souffrances en un jour ! »

Une fille du chef vient l'appeler et lui indique une chambre. « Venez dormir ici. C'est plus calme. »

Elle prend le bébé et se dirige dans la case qu'on a apprêtée. Je l'y accompagne. Nous entrons et découvrons un lit en bambous, communément appelé *kitikwala*. Sur le lit se trouve une natte ; un drap rose fleuri, très propre, couvre l'ensemble. Au chevet, un oreiller, aux couleurs et motifs identiques. Elle me dit : « Jacques, j'ai peur, je ne saurai pas me reposer enfermée dans cette case. Je ne sais pas ce qui se mijote contre moi. Je ne peux pas rester ici. Il nous faut partir. »

Je la rassure : « Le chef du village est avec nous. Il a bien défendu ta cause. Calme-toi. Dès qu'on aura croqué un morceau, nous allons poursuivre le voyage. Courage. Je ne laisserai pas un malheur te frapper. Tu me vois arriver seul à Kolwezi avec Patricia ? Qu'est ce que je leur dirai ? Nous fuyons la guerre. Nous ne devons rien à personne, nous n'avons offensé personne ; le malheur ne peut pas nous atteindre. Dieu est avec nous. Sois courageuse. Tu sais, ces incidents me convainquent d'une chose : tu ne mourras pas. »

La petite Patricia s'amuse sur le lit. Je la taquine. Elle veut s'emparer de mon morceau de manioc, je le cache. Elle pousse un cri de mécontentement. Sa maman me l'arrache et le lui tend ; la fillette le balance. Laurent, qui s'est amené à la porte de la case, m'appelle. Je sors.

« Il y a un militaire qui vient d'arriver de Kaseya. Il nous dit que dans les prochaines heures Mzee Kabila (le président de la République) va envoyer par hélicoptère de l'argent aux soldats. Il nous conseille d'aller rencontrer le chef

d'état-major des opérations afin qu'il nous facilite le départ. Est-ce qu'on ne peut pas tenter cette chance ? »

Je reviens vers la case pour présenter la proposition à Nicole. Elle l'accueille froidement : « Aller attendre l'hélicoptère là où il n'y a que des soldats ? C'est dangereux. Et si l'argent qu'ils exigent pour combattre ne leur suffit pas, ne vont-ils pas s'entre-tuer et nous tuer aussi ? »

Je la raisonne : « Mais il faut essayer. Le commandant Dako te connaît, le commandant Gérôme te connaît aussi. Tous les soldats venus du Maniema te connaissent. Tu ne trouves pas qu'ils peuvent te protéger ? Tu n'as plus confiance en personne ? Ni en moi ? S'il est vrai que l'hélicoptère va atterrir, alors c'est l'occasion d'arriver rapidement à Lubumbashi. Le danger serait moindre que de continuer à pied. Tu ne trouves pas ? »

Je la quitte en l'exhortant au calme et surtout au courage. Quand je rejoins Laurent, il est en conversation avec Mwamba et le chef du village. Le chef dit : « Il est gentil. C'est le fils aîné de feu mon grand frère. Il est entré dans l'armée de Mzee parce qu'il fallait que notre famille serve d'exemple aux autres. Nous avons sensibilisé nos populations afin qu'elles envoient leurs enfants servir sous les drapeaux, les enfants de la cour devaient montrer l'exemple car Mzee est venu libérer tout le monde. Vous irez avec lui, il vous conduira auprès de ses chefs, vos amis. Vous allez vous entendre et après vous viendrez reprendre la famille. Il ne faut pas y aller tous alors qu'on ne sait pas encore si l'avion viendra. »

Le militaire vient d'arriver. Il est allé voir sa femme qui a préparé à manger. Il est venu nous prendre, Laurent et moi, pour qu'on aille manger avant de nous engager sur la route vers Kaseya. Sept kilomètres à parcourir.

La case du militaire (on l'appelle Papy au village) est à 300 mètres de la cour royale. La dame, informée de notre arrivée, nous attend à la porte. Quand nous arrivons à sa hauteur, elle plie légèrement les genoux et frappe les mains en nous disant : « Karibu, karibu. »

Nous la saluons, son mari nous prie d'entrer et nous installe à table, sur laquelle se trouvent trois verres remplis d'eau, un bol couvert de *foufou* (bouillie de manioc et de maïs) et les « condiments » : la viande d'antilope et du *lenga lenga* (feuilles de manioc). Le soldat nous dit : « J'ai tué l'antilope hier en venant rendre visite à la famille. Nous sommes impayés, alors nous profitons de certains jours pour chasser le gibier que nous revendons à Kongolo. Mangez aussi le *lenga lenga*. C'est notre plat, mais en cette période nous, les soldats, ne devons pas en consommer. Il nous est interdit, vous comprenez pourquoi [un interdit faisant souvent partie de la protection magique contre les balles ennemies] ? »

Laurent interroge : « Pourquoi exigez-vous l'argent au moment où l'ennemi est dans le secteur ? Ne trouvez-vous pas que c'est contre vous-mêmes ? »

Réponse de Papy : « Non ! Les officiers se servent de notre argent et font des rapports mensongers à la hiérarchie. Certains de nos collègues affectés aux services administratifs nous l'ont dit. Par exemple, les trois premiers jours, chaque soldat a reçu 200 francs congolais. Mais le quatrième jour, le même montant devait être partagé par trois ou quatre soldats. Il n'y avait plus assez d'argent pour tout le monde, nous faisait-on croire. Est-ce que l'état-major général peut faire une chose pareille ? La prime de guerre est mal répartie. Que dire de nos salaires ? Depuis trois mois, nous attendons. On nous doit 300 dollars à chacun. Nous devons nous battre, mais pas au profit des officiers. C'est ainsi que nous nous sommes repliés à Kaseya. Si Mzee envoie nos salaires, nous allons nous battre. Par contre, si les salaires ne sont pas versés, alors Kongolo sera laissé aux mains des Rwandais. Ça c'est la décision des troupes. »

Je lance à la blague : « Dans ce cas, vous pouvez consommer le *lenga lenga*. Je suis sûr que cet argent ne vous sera pas versé. »

Il réagit : « Nous ne le pouvons pas, nous n'avons pas encore quitté l'armée. Il y a des cérémonies qui ont été faites pour nous "blinder" contre les balles ennemies. Le refus de combattre ne signifie pas l'abandon. Nous pourrions être surpris par l'ennemi et obligés d'engager le combat. Imaginez maintenant le sort de quelqu'un qui a enfreint les interdits. Ça coûterait cher. Je ne peux donc pas toucher au *lenga lenga*. »

Cet échange nous a révélé la démotivation des troupes, la magouille de certains officiers et l'avantage qu'en tire l'ennemi. Puis vient l'heure du départ pour Kaseya. Notre ami dit quelques mots à sa femme, prend son fusil et nous voilà partis. L'allure ayant été imposée par le soldat, en une heure nous arrivons à destination. En route, nous avons rencontré les deux filles de l'ANR rebroussant chemin. Elles connaissent le soldat, qui leur demande : « Comment, vous rentrez déjà ? Que dit-on de l'avion qui doit amener l'argent ? »

La réponse est déconcertante : « Nous rentrons à Kongolo. Quand nous étions à l'état-major, le président de la République a appelé le commandant des opérations. Il l'a instruit de faire replier les troupes jusqu'à Kateya (à environ 90 kilomètres de Kongolo). C'est là que vous toucherez votre argent avant d'attaquer pour reprendre Kongolo. Tout le monde est en marche vers Kateya. Allez vite, sinon vous ne trouverez personne. »

Je les interroge aussi : « Mais dites nous un peu, quand le Président a donné cet ordre, qui accompagnait le commandant des opérations ? » On nous répond : « Il y avait toute l'équipe des commandants. Tout le monde a entendu quand il s'est présenté : "C'est moi, Mzee..." »

Je ne laisse pas la fille terminer : « Pour communiquer par phonie on utilise des codes, il est donc faux que le Président appelle en se présentant en sa

qualité même. J'aurais pu croire qu'on dise par exemple Alpha de Bêta pour Grand Lima. Vous savez que les fréquences se vendent, que les traîtres sont nombreux. »

L'autre fille rétorque : « C'est vrai ce que vous dites. Mais nous venons de vous rapporter la vérité. Tous les soldats doivent aller à Kateya, qui que soit l'auteur de l'instruction radiophonique. »

Elles partent et j'interroge Papy et Laurent : « Ne serait-il pas mieux de rentrer prendre les autres pour rejoindre Kateya ? » Papy acquiesce : « Rentrez vite puis trouvez-moi à Kaseya chez le directeur de l'école primaire. Je vous y attendrai pour suivre les autres soldats. »

Nous rebroussons chemin. Laurent observe : « C'est très suspect, cette situation. Ne crois-tu pas que ces filles connaissent trop de choses ? »

Pour moi, il n'est plus question d'aller à Kateya. Nous prendrons une autre direction, pourvu d'être loin des troupes. Nous arrivons au village. Les membres de notre groupe ont mangé et se reposent. Nicole cause avec Élise et Solange. Mwamba nous dit : « Il y a un raccourci qui va d'ici vers Kitenge. Il se présente ainsi (il sort un papier et lit) : Kikamba, Lubangi-Kiambi-Ngoy 1-Ngoy 2-Ngoy 3-Kalume-Katala-Kadimbu. À partir de Kadimbu, on peut aller à Kanza pour atteindre Kitenge *via* Kitanda. On peut aussi atteindre Kakuyu par la grand-route. Ce trajet est d'environ 190 kilomètres. » Trop long. Nous demandons à un membre de la famille du chef de nous proposer un itinéraire plus court.

« D'ici, allez jusqu'à Kamwanya dans le groupement de Mudimbi. Arrivés à Kamwanya, il faut toujours prendre à droite, car la gauche vous conduirait au fleuve et donc au chef-lieu du territoire de Kabalo. Continuez ainsi jusqu'à Katala. Renseignez-vous là-bas à propos d'un autre raccourci. C'est comme ça qu'on voyage. »

Nous nous préparons à quitter. Les femmes du village, qui nous accompagnent un bout de chemin, se chargent de nos bagages. Elles encouragent Nicole, objet de pitié et de commentaires. Le chef crache sur le sol, signe de bénédiction. Cinq cents mètres plus loin, les villageoises rentrent. Adieu. À 20 heures, nous avons atteint le village Ngoy 3. Même décor qu'à Kabula. Les déplacés sont massés dehors. Dans ce village de six maisons, il y a plus de trois mille personnes sous les arbres, dans les champs. On nous dit que le parcours de Ngoy 3 à Katala traverse une forêt s'étendant sur 40 kilomètres. Il n'y a ni village, ni cours d'eau. Après Kalume, on retrouve la savane.

Je décide que nous devons affronter cette forêt tôt le matin. Le lendemain, nous repartons à 5 heures. Je suis en tête de file, suivi de Nicole et de Shamuka. Laurent et sa femme ferment la marche. Lampe torche à la main, sac sur la tête, je fends l'herbe du sentier. Toute la rosée tombe sur moi. On marchera mouillés

jusqu'à 9 heures, moment où le soleil a raison de la rosée... Il nous faut franchir cette forêt le plus tôt possible, mais, au fur et à mesure de la progression, la fatigue gagne le groupe. Il y a entre Nicole et moi un intervalle d'environ 100 mètres. Les autres, je ne les vois pas.

Nicole me rejoint : « Jacques, tu vas trop vite. Il faut attendre les autres. On ne peut pas savoir ce qui leur arrive. Et puis, ton allure va nous fatiguer. Le bébé ne veut plus rester au dos. Elle transpire. Je dois la déshabiller. » Je rétorque : « Nous devons quitter cette forêt avant midi. Car à midi, les fauves circulent. »

Les autres nous ont rejoints au fur et à mesure. On peut continuer. Je prends Patricia, mets le sac au dos et nous nous ébranlons vers Katala. Le poids du sac et l'enfant m'obligent à marcher plus vite que les autres. Je n'aperçois plus personne. Puis, un cri retentit. C'est Nicole : « Jacques ! Nakufa ! » (« je suis morte »). Je dépose l'enfant, me défais du sac, reprends l'enfant et me précipite vers elle. Elle court vers moi. « Qu'y a-t-il ? » « J'ai rencontré un gros singe noir. Il m'a regardé, s'est mis debout et quand j'ai crié, il a fui. »

Les autres nous rejoignent et je mets tout le groupe en garde : « On m'a dit que cette forêt est pleine de fauves. Marchons vite. » La chaleur perle sur les visages. La hâte de quitter cette forêt « hostile » est manifeste. À 11 h 30, nous sommes à Kalume. Un arrêt d'une trentaine de minutes pour nourrir Patricia, manger quelques mangues que nous venons de cueillir et nous repartons vers Kimbanseke. Shamuka tombe. Nous le relevons. Nicole lui donne la fillette et se charge de son colis. Peu après, nous atteignons Kimbaseke, village qui ne compte qu'une maison. Le père de famille nous accueille : « Bienvenus mes enfants, vous fuyez aussi la guerre ? Et d'où venez vous ? »

Laurent répond : « Nous venons de Kasongo, dans le Maniema, et nous voulons atteindre Lubumbashi. » Il poursuit : « Je suppose que vous avez marché depuis plusieurs jours. Vous pouvez vous reposer un peu. »

Il fait venir les membres de sa famille et un soldat qu'il héberge, dont il dit : « Ce garçon était à Kalemie. Il s'est battu aux côtés des FAC [Forces armées congolaises] et des *māi-māi*. Quand les rebelles ont pris la ville, il a fui, rencontrant en route mes enfants, qui vivaient aussi à Kalemie. Tout d'abord, ils sont passés chez lui au Burundi avant de venir ici. »

On nous sert de la bouillie aux arachides. Au moment de les quitter, nous sortons trois assiettes et une casserole qu'on offre à la mère. Élise lui donne une robe. Nous dirigeant vers Kalume, nous atteignons Katala. Un gars, qui se dit chasseur, nous conseille de changer de direction : « Il ne faut pas aller par le petit pont, nous dit-il, plusieurs soldats ex-FAZ ont pris cette direction et plusieurs villages ont été désertés à cause de leurs exactions. Il faut choisir des villages où il y a moins de militaires fuyards. »

Ayant quitté Katala le 14 novembre à 4 h 30 du matin, nous avons atteint Kadimbu à midi. Une maman, quittant Kadimbu pour Lubudi, nous a dit : « Mes chers enfants, je compatis avec vous. Je me représente votre souffrance, qui est aussi celle de la fille de ma sœur, arrivée hier de Kasongo. Elle était mariée à un gars qui travaillait au bureau diocésain pour le développement. Ils ont quitté Kongolo par pirogue, mais ont été obligés de l'abandonner à cause des bombardements des Zimbabwéens, qui n'épargnaient rien sur le fleuve. Prenez cet ananas, c'est tout ce que je peux vous offrir. »

Je reconnais la famille de Gilbert Leya, qui a effectivement quitté Kongolo le 9 novembre pour rejoindre sa famille à Kabalo. Je lui écris pour signifier notre passage à Kadimbu et la rencontre avec sa belle-mère, à qui je remets la note. Nous devons éviter l'axe qui débouche sur Ankoro. On nous dit qu'à Ankoro « on ne veut plus des gens qui viennent de l'extérieur parce qu'on s'est rendu compte que ces gens facilitent l'infiltration de l'ennemi ». Nous optons alors pour l'axe Kiongo-Kabi et reprenons la route vers 14 heures. Tout le monde a maigri. Les femmes ont décidé de marcher pieds nus. Les pantalons que nous portons sont délavés : pourquoi changer d'habits en brousse ? Autant épargner le peu que nous avons emporté. Les villages sont désormais rapprochés, il n'y a plus de crainte des chimpanzés ni des lions. On est à l'aise et nous ne nous suivons plus de très près.

Un vélo nous rejoint, son conducteur s'arrête et nous parle : « Bonjour mes frères. Est-ce qu'il y a parmi vous un certain Jacques ? » Nous ne cachons pas tous notre surprise. Il la perçoit et nous rassure : « C'est sa femme, qui suit derrière ; elle m'a prié de l'aider et de prendre son sac sur mon vélo. Voilà tout. »

Je le remercie et dépose mon sac sur le porte-bagages. Laurent y superpose sa valise. Notre bienfaiteur nous dit : « Ma maison n'est pas loin. C'est avant le pont (comme si nous connaissions les lieux). Je vous prie de vous reposer quelques minutes chez moi. »

Au bout d'une heure et demie de marche, nous atteignons son village. Les cases sont spacieuses, bâties de part et d'autre de la route que nous martelons. À gauche, à environ 3 kilomètres du village, c'est le fleuve Congo. La maison de notre hôte compte trois grandes pièces dont un salon garni de nattes. Après le repas, on nous invite à nous reposer dehors. Les villageois nous rejoignent. Tel nous offre un ananas, tel autre des bananes, un troisième apporte des arachides. J'en profite pour faire arranger mes sandales chez un cordonnier qui me le fait gratuitement pour compatir avec nous.

Nous demandons : « Comment expliquer que l'ennemi qui est à Kabalo ne peut pas arriver jusqu'ici ? » On nous répond que le fleuve est très large et que les Rwandais ne peuvent pas le traverser, parce que les hélicoptères et les avions des Zimbabwéens ne cessent de le survoler. Chaque jour, de 9 heures

à 16 heures, voire 17 heures, nous assistons au spectacle des hélicoptères qui volent à très basse altitude au point qu'on peut compter les soldats qui y sont à bord. »

Nous demandons qu'on nous autorise à poursuivre notre route. Ils nous conseillent d'aller droit devant nous jusqu'au grand village Lukenza, puis, à la bifurcation, d'emprunter la droite. Aller tout droit, c'est se diriger vers les rebelles, qui se trouvent à 7 kilomètres. Lukenza, nous y sommes arrivés à 20 heures. Le chef, chez qui nous nous présentons, se désole : « Mes chers enfants, pourquoi auriez-vous besoin de demander un asile ? Je suis chef, le père de tout le monde. C'est mon devoir de vous accueillir, de vous assurer séjour ici et de vous orienter vers les endroits moins dangereux. Malheureusement, la guerre est dans nos murs, et nous le sentons, nous le vivons. Vous arrivez la nuit : vous auriez dû voir combien nous sommes envahis. Toutes les familles ont déjà à leur charge au moins cinq personnes. Il y en a même qui, faute de place dans la maison, accueillent les déplacés dans la cour. Que puis-je faire pour vous ? »

Le pasteur, que le chef fait venir, nous propose : « Je n'ai qu'un endroit maintenant : tous ceux qui vont venir pourront être logés dans l'église. Est-ce qu'ils peuvent accepter cette offre ? »

Nous acceptons et on nous y conduit. Mwamba commente : « Nous sommes les mieux protégés. Dans la maison de Dieu ! Les soldats ne tirent jamais dessus. Les démons ne peuvent y venir. Bonne nuit à tous ! »

Le lendemain, c'est dimanche, il faut libérer l'église pour permettre la préparation du culte dominical. Nous allons chez le chef, la cour est bondée d'hommes. Nous causons. Un homme raconte : « Nous avons quitté Kongolo avec les marchandises de nos clients et plusieurs personnes sur la baleinière. Tout le monde venait me voir pour solliciter une place. "Oh gérant, ne me laisse pas !" ou "Je dois protéger ma famille, fais tout pour nous trouver une place !". J'ai pris plus de gens que prévu. Arrivé à Kabalo, le 18 octobre, les Zimbabwéens ont bombardé le bateau, ayant confondu notre mécanicien, un métis, avec un mercenaire travaillant pour l'ennemi. Le bateau a coulé, les gens se sont jetés à l'eau. J'ai jeté la phonie dans le fleuve de peur d'être accusé d'intelligence avec les rebelles. »

Nous quittons le village à 10 heures. En route, on note un mouvement intense de fuyards qui marchent vers Ngwena. Le cortège est long, tous avancent vers des régions où un frère, un parent pourrait les assister, veulent éviter de rester bloqués dans un village, loin des rails, des routes et de tout moyen de communication. Pendant qu'on marche, derrière nous, une femme s'est mise à pleurer. Son bébé vient de mourir. Il était malade, et n'a reçu aucun soin. Un vieux appelle les hommes et nous conseille d'assister la

pauvre mère. « Il ne faut pas continuer la route avec le cadavre de l'enfant. Aidons-la, enterrons l'enfant. »

Pas de bêche, pas de hou. Quelques machettes et des couteaux. On va à quelques mètres dans la brousse, on choisit un endroit. Le tracé est fait. L'herbe est déracinée et, à coup de machettes, on creuse la tombe à 40 centimètres de profondeur. On y étale un peu d'herbe fraîche. L'enfant a été lavé par les femmes, qui ont réuni une bonne quantité d'eau puisée dans les réserves que chaque famille a emportées pour la route. Puis elles l'ont habillé et enveloppé dans un couvre-bébé. Dans ces circonstances, il faut y aller rapidement. Faute de cercueil, les hommes ont trouvé trois feuilles de bananier. Une est découpée et superposée sur les feuilles au fond de la tombe. L'enfant y est couché. Les deux autres feuilles couvrent le corps.

Nous revenons à la route pour le lever de deuil. Le vieux papa rassure la mère : « Il fallait cet incident, ce décès pour que tu comprennes la grandeur de la bonté divine. Sachant que tu ne pouvais le soigner dans cette brousse, Dieu t'a arraché ton enfant et lui assure un repos éternel. Il t'a déchargée. Alors continuons notre route et courage. »

À 17 h 30, nous arrivons à Kabwela. Une nouvelle nuit dans l'église. Puis trois jours pour atteindre Ngwena, d'où nous partons pour Kamina par un train dont la rame est constituée de wagons de fret.